

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean et Marie-José BINDSCHEDLER-AEBY

L'art et le sacré. Expérience vécue

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1985, tome 81, p. 73-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *L'art et le sacré*

## *Expérience vécue*

A part quelques péchés de jeunesse qui me font rougir, je n'ai jamais aspiré à faire de la peinture ou de la sculpture religieuse. Non que je me serais permis de juger les artistes qui ressentent les choses différemment, mais tout simplement parce que les réalités de la foi et les personnages religieux m'inhibaient totalement. Comment faire une Vierge qui ne soit pas une femme comme toutes les autres ? Comment exprimer graphiquement ou plastiquement ce qui la distinguait des autres femmes ?

Peut-être aurais-je recouru à des silhouettes, qui par l'attitude des corps, auraient pu servir de support à la véritable création de l'œuvre sacrée, celle que chacun réalise dans le secret de sa vie spirituelle et qu'il ne projette que rarement à l'extérieur, faute de le pouvoir.

C'est dans ces dispositions d'esprit que j'ai abordé les marionnettes. Je n'en avais jamais vu auparavant et me sentais donc parfaitement libre dans ce domaine nouveau pour moi.

Il faut préciser, qu'au début, nos marionnettes ne s'adressaient qu'aux tout-petits, même pas aux enfants plus grands. Comment aurions-nous pu imaginer, dans l'ignorance extrême où nous nous trouvions, que le public des marionnettes pouvait toucher des cercles beaucoup plus larges.

Nos pièces ne cherchaient nullement à moraliser, mais comme il est impossible que les options chrétiennes d'un créateur de spectacle ne transparaissent pas dans ses pièces, il y avait quand même, d'une manière plus ou moins perceptible, une morale de l'histoire.

L'option chrétienne était donc sous-jacente. Et l'une de nos premières surprises fut de constater que le public, loin de nous le reprocher, nous en félicitait. Mais nous étions encore loin de la marionnette religieuse.

La deuxième étape dans cette direction a été notre saint Nicolas. Le saint évêque de Myre a une très bonne cote auprès des enfants. Les certitudes, à son sujet, sont moins nombreuses que les légendes. Mais celles-ci convergent pour en faire un personnage très spirituel. Le fait qu'il se perde dans la nuit des temps, que sa fête arrive peu avant Noël et que les deux fêtes sont très aimées des enfants, ont conduit la franc-maçonnerie américaine et surtout française notamment anticléricale, à imaginer une sorte de substitut très laïc, sous la forme d'un bon vieux papa à barbe blanche, qui s'appelle Noël, et qui descend du ciel chaque année, au moment des fêtes, pour gâter les enfants. Le Père Noël a réussi à détrôner un peu partout saint Nicolas, évêque de Myre. En lui consacrant une pièce, nous avons, entre autres, l'intention de remettre un peu l'église au milieu du village. Notre saint Nicolas était mitre et crosse. Il n'était pas vêtu de rouge bordé d'hermine, mais portait une chape par-dessus son rochet. Et surtout, son discours était nettement religieux. Nous nous demandions si on nous le pardonnerait. Fort curieusement, c'est le seul de nos spectacles du début qui continue de faire salle comble chaque année. C'est le seul aussi pour lequel nous pouvons nous épargner les frais de publicité. D'autres spectacles aussi anciens, c'est-à-dire aussi imparfaits, sont allés dormir dans leurs cartons. Saint Nicolas est le seul de cette période à avoir tenu le coup !

Le terrain était donc préparé pour d'autres expériences, beaucoup plus spectaculaires, mais nous ne le savions pas. Nous étions bien loin d'imaginer qu'un moyen aussi rudimentaire que des marionnettes puisse se prêter à aborder les thèmes les plus sérieux, ceux qui font aussi l'objet des interrogations les plus essentielles de l'humanité.

Après la période très empirique de nos débuts, nous avons ressenti assez vite le besoin d'y voir plus clair. Nous nous sommes donc penchés sur de nombreux ouvrages consacrés aux marionnettes, et quelle ne fut pas notre surprise de faire partout les mêmes constatations : les marionnettes sont probablement le deuxième plus vieux métier du monde... Elles ont existé sous toutes les latitudes indépendamment les unes des autres. Elles ont toujours accompagné le sacré, y compris en Occident.

Depuis le Concile de Nicée, la représentation des personnes saintes et même divines avait été autorisée. Comme l'Eglise interdisait le théâtre avec des acteurs de chair et d'os, il alla presque de soi que très tôt l'on se mit à imaginer des statues comportant des parties mobiles, mues par des fils ou

des tiges et utilisées pour retracer, dans le chœur même des églises, les grands moments de la vie du Christ ou des saints. Cette découverte fut pour nous une révélation capitale. Immédiatement la décision fut prise de créer une pièce religieuse.

Sous le coup de l'enthousiasme, nous avons jeté notre dévolu sur la Passion de Jésus Christ, sans peut-être mesurer pleinement tous les risques d'une telle entreprise. On nous mit en garde de toute part. On nous disait que le sujet était périlleux. La moindre erreur de goût ou maladresse aurait des conséquences plus négatives que dans une autre pièce. Certains laissaient même franchement sentir des reproches : « Comment ose-t-on aborder un sujet aussi grave que la mort du Christ avec du matériel de théâtre Guignol ? »

Que se passa-t-il ensuite ? J'avais oublié que je m'étais toujours refusé de m'attaquer à des représentations de personnages saints. Et je n'eus aucune peine à mûrir en moi l'image d'un visage du Christ et de la Vierge. Pourquoi, ce qui m'était impossible quand je me tenais sur le terrain de la sculpture ou de la peinture, devenait-il soudain possible le plus naturellement du monde sur le terrain de la marionnette ? J'ai eu beau y réfléchir, je ne suis pas encore parvenu à trouver une explication.

Mais, bien que je n'aie ressenti aucune hésitation en créant mes personnages, nous n'étions pas au bout de nos peines. Car contrairement à une approche idéalisante, j'estimais que si, en plus de leur sainteté, les grands saints avaient été plus beaux que nous, plus forts, mieux réussis physiquement, cela aurait été décourageant. Moins la nature nous aurait gâtés, moins nous aurions eu de chance d'accéder à la sainteté. Je préférerais concevoir des personnages qui auraient pu être des mortels ordinaires. Lorsque tout fut prêt, lorsque le calvaire des répétitions nous amena à un déroulement cohérent, nous invitâmes la TV et le Père Bernard Tremel à la première représentation. Ils furent immédiatement convaincus. Sur les cinquante minutes de spectacle la TV en diffusa une adaptation de trente minutes. Ce fut un succès. Nous avions senti juste. A partir de ce moment, le public se pressa et nous reçûmes des témoignages bouleversants. Une vieille dame nous a dit que toute sa vie elle était allée chaque année le Vendredi saint à l'église pour la cérémonie pénitentielle et que cette année elle avait décidé de voir notre Passion. Un catéchiste dans la cinquantaine nous déclara que jusqu'à ce jour la station du Chemin de croix où Jésus rencontre sa mère l'avait toujours laissé indifférent, mais que désormais elle était importante

pour lui. Une journaliste africaine au bord des larmes répétait sans cesse : « Pauvre Pierre ! Lui qui aimait le plus son Maître, pourquoi est-ce justement lui qui a dû le trahir ? » Un éminent religieux, professeur bien connu, ne pouvait réprimer ses larmes. Le public était visiblement remué.

Ma femme et moi, lors de la première représentation publique, nous nous étions demandé si le public applaudirait. J'avais dit à ma femme que, s'il recevait notre message, il s'abstiendrait d'applaudir et que ce serait la plus belle récompense. Lorsque le rideau tomba, le public garda un silence total. Ce n'est que lorsque nous allions saluer devant le rideau qu'il se mettait à applaudir. Il quitte chaque fois la salle dans un grand recueillement. Chaque année, il y a des gens qui fondent en larmes à la fin du spectacle.

Autre détail intéressant. Il nous répugnait évidemment de vendre des billets pour un spectacle qui retrace la mort du Christ. L'entrée est donc libre. Mais dans le panier placé à la sortie nous trouvons toujours une somme équivalant à ce que nous aurait rapporté la vente de billets.

## **La pièce historique**

Presque en même temps que la Passion nous avons sorti une pièce consacrée à l'histoire de Fribourg. C'était en 1981. Elle se déroulait donc sur toile de fond historique. Comme il s'agissait de commémorer dans la joie le 500<sup>e</sup> anniversaire de l'entrée de Fribourg dans la Confédération, elle devait être humoristique et corrosive. Nous avons réservé une large place à l'Eglise des mauvais jours, celle des compromissions avec le pouvoir, des bûchers, etc. C'était le contraire d'une pièce religieuse, sur certains points. Par souci d'équilibre, nous avons tout de même fait apparaître des personnages religieux de haute tenue.

Cette pièce fut généralement bien accueillie, sauf par certains politiciens et par certains ecclésiastiques ou religieuses qui n'aiment peut-être pas qu'on leur tende un miroir. Un curé que nous avions trouvé un peu pincé se montra glacial à la fin du spectacle. Nous avons appris plus tard, par une religieuse, quelle avait été son appréciation : « Certes, au cours de sa longue existence, l'Eglise n'a pas toujours su se tenir au-dessus de tout reproche. Mais ce n'est pas à des laïcs qu'il appartient de la critiquer ! » L'avouerais-je ? cette opinion n'a pas infléchi la nôtre...

## François d'Assise

François a été, si l'on ose dire, notre « *superproduction* », non seulement religieuse mais absolue. De toutes nos pièces, c'est celle qui met en scène le plus grand nombre de personnages (trente) et qui dure le plus longtemps



*Saint François,  
avant  
sa conversion.*

(une heure et demie sans pause). Les marionnettes, conçues pour les églises, sont plus grandes. Enfin le décor (peut-être un peu trop serré) contient trois à quatre lieux différents.

Lorsqu'il s'agit de la vie d'un personnage aussi assoiffé de vérité et aussi conforme à son modèle, le Christ, que l'est François, on ne peut rien ajouter. Au contraire, tout ce qu'on rajoute diminue la force de son message. En abordant la pièce, nous avons opté pour un François nu, dépouillé de toute la mythologie suave dont on l'avait affublé au cours des âges. Nous avons écarté le loup de Gubio, le sermon aux poissons et autres épisodes charmants des Fioretti. Les répétitions de cette pièce furent les plus crucifiantes que nous ayons vécues. Et, plus que pour les précédentes, un grand point d'interrogation était suspendu au-dessus d'elle, telle une redoutable épée de Damoclès.

Avant même la première représentation, nous sentions quels seraient les écueils, par rapport à la Passion. Le plus grand nombre connaît les récits de l'Evangile. En s'en tenant à la vérité des textes dépouillés de toute fioriture, on se plaçait sur le terrain le plus sûr. Par contre le vrai François était non seulement beaucoup moins connu, mais un autre François, doux et rêveur, avait pris sa place. Nous pardonnerait-on ce retour à la source ? Ce coup de balai abrupt ?

Eh bien, nous avons eu un grand éventail de réactions ! La famille franciscaine nous a félicités, tout en relevant que François était allé trop loin dans ses exigences, et qu'il n'avait pas réalisé qu'il était impossible à une très grande multitude d'hommes et de femmes, à travers les siècles, de pratiquer à la lettre ce qu'il avait envisagé pour ses disciples. Parmi le public moins averti que les Franciscains, les esprits les plus aptes à recevoir un message difficile, firent l'effort de manière fructueuse. Mais chez beaucoup d'autres on sentait le regret de voir partir en fumée une imagerie qui avait réchauffé le cœur de l'enfant qu'ils avaient été. Quelques-uns nous en ont voulu.

François fut la plus controversée de nos pièces. Certains nous ont dit que c'était la plus belle. Un jour, un homme était resté assis au fond de la salle, le visage enfoui dans les mains. Il étouffait mal ses sanglots. Cela dura une dizaine de minutes. Nous sommes sortis avec quelques personnes, par discrétion. Ce n'était pas un ivrogne mais un homme de théâtre, un metteur en scène. A l'autre bout, il y a ceux qui nous ont dit que nous avions déraillé, que ce n'était ni du théâtre, ni des marionnettes, que nous « emmerdions » le monde en faisant la morale...

Le choc et la tension ont été très rudes pour nous. Nous avons décidé de ne plus jouer cette pièce. Mais l'homme propose et Dieu dispose. C'est cette pièce surtout et la Passion qu'on nous demande dans les grandes villes

comme Zurich et Genève. Si nous avons décidé de rejouer François cette année, c'est uniquement parce qu'on nous a demandé de la présenter au Festival international de la marionnette à Zurich. Nous avons fait des contre-propositions, mais c'est François qu'ils voulaient. Or, pour reprendre cette pièce, il nous a fallu quinze jours de répétitions. L'effort nous aurait paru disproportionné pour une seule représentation. Nous avons donc accepté et l'avons remise au programme de la saison trois soirs en semaine et une matinée, un dimanche. Les trois représentations en semaine ont dû être annulées faute de public. La représentation du dimanche fut pleine. En y réfléchissant, j'en suis venu à me demander si une pièce religieuse est à sa place dans une salle de spectacle. Peut-être que quand on va au spectacle, on cherche surtout à se divertir, à se détendre, alors que quand on veut étancher les besoins de l'âme, on va plus spontanément vers les églises. Il n'empêche que François nous a aussi été demandé par les Carmélites du Pâquier ! Les milieux croyants de Sion, Genève et Zurich se sont intéressés à cette pièce et l'ont aimée alors qu'à Fribourg elle a été une pierre d'achoppement pour quelques-uns. Je crois que le point essentiel, pour la recevoir comme il convient, est d'avoir la foi et de chercher à l'alimenter à travers toutes les possibilités qui nous sont offertes. Si l'on vient voir ce spectacle uniquement pour des raisons esthétiques, littéraires ou autres, on reste en dehors et on le trouve pesant. A ce point de notre réflexion, nous ne verrions qu'une seule issue pour notre François : que le clergé nous demande de le présenter dans le cadre des activités paroissiales. Mais alors là on se heurte à l' inexplicable indifférence d'une grande partie du clergé. Nous avons maintes fois constaté que les religieuses ou les laïcs sont beaucoup plus ouverts, sur ce point, que les prêtres.

## **La Nativité**

La Nativité sera probablement la dernière de nos créations religieuses, pour toutes les raisons indiquées ci-dessus. Mais évidemment le sacré pas plus que la satire ne disparaîtront de nos pièces, puisqu'ils sont au nombre des ingrédients importants de l'existence humaine.

Le texte de notre nativité est déjà écrit et les marionnettes sont presque terminées. Il reste à les peindre et à les habiller. Mais Noël nous place devant des problèmes nouveaux et non moins importants que ceux rencontrés avec les précédentes pièces religieuses. C'est d'abord un événement à la fois

religieux et populaire. Ce qu'on trouve dans les deux Evangiles qui relatent la nativité est quantitativement insuffisant pour fournir la matière première d'une pièce. Sur ce point la légende et la tradition populaire sont d'un secours inestimable. Il suffit de trier, en fonction du but qu'on se fixe.

Noël est une fête ambivalente. C'est la fête de la joie, mais la joie de Noël n'est jamais totale. Pour certains même, c'est la soirée la plus triste de l'année, celle où leur solitude devient plus pesante et plus cruelle. La nuit la plus dramatique de l'année, celle où, l'alcool aidant, il y a le plus de drames familiaux et de suicides. Pour ces raisons, un Noël traduit en marionnettes ne peut, en aucun cas, être un spectacle béat. Nous le concevons certes comme une naissance, la naissance la plus importante pour le monde, mais une naissance dans une crèche et dans un contexte douloureux, celui des saints Innocents, inséparables de Noël.

Vous constatez que je n'ai pas abusé des citations. M'en accorderez-vous au moins une ? Je la trouve très percutante, dans l'optique de notre thème, d'autant plus qu'elle émane de quelqu'un qu'on ne peut soupçonner de bigoterie, il s'agit de Jean Cocteau :

*L'art pour l'art, l'art pour la foule, sont également absurdes. Je propose l'art pour Dieu.*

Jean et Marie-José Bindschedler-Aeby